

## De l'Œdipe romain au saint martyr : *Pilate* de Jean Grosjean

Guillaume OLIVIER  
École Pratique des Hautes Études

Jean Grosjean, poète et traducteur des Écritures Saintes, se livre de nombreuses fois dans son œuvre à l'exercice de la réécriture biblique. Toujours dans un souci de trouver son inspiration « sur une page de la Bible<sup>1</sup> », l'auteur cherche à s'appropriier le texte – non sans une certaine ironie et modernité, tranchant souvent avec le dogme. Son œuvre poétique se concentre toujours autour de la figure christique et s'inscrit toujours dans une « perspective christologique<sup>2</sup> ».

Ancien prêtre, il traduit dans sa prose poétique, la précision du langage où « ses phrases ne perdent pas une seconde la boussole christique<sup>3</sup> » où le Christ devient le prisme de compréhension privilégié d'un monde qui perd son sens.

Non sans s'éloigner de prime abord de l'image rigide que l'Histoire nous offre dans la postérité, le Pilate de Grosjean tergiverse, doute et devient presque absent de son propre récit, ce qui en fait un aveugle politique. Alors que la Passion se porte sur la figure christique dans les Évangiles, celle-ci se trouve en retrait dans la réécriture du poète qui souhaite alors tourner son récit vers la réception et sur la transformation intérieure de son personnage.

Le Nazaréen souffre sans bruit à Gethsémani, alors que le préfet ne semble pas pouvoir échapper à sa torpeur dans le palais. Similaire à Œdipe dans son comportement, le procureur suppose adopter par la suite, la posture d'un croyant sceptique, pour devenir, dans un semblant de parousie, un saint martyr.

Prolongement de cette mutation culturelle et religieuse, Procla, sa femme, mentionnée par un seul verset dans le récit biblique occupe chez Grosjean une place importante. Si discrète dans les Évangiles, elle devient, avec l'auteur, la voix des silences du préfet romain et de son refus de voir les signes dont la Judée est le théâtre. Elle devient le reflet de l'aveuglement spirituel et le signe des tensions entre Rome et Jérusalem. Elle est semblable à Cassandre, cette héroïne eschylienne dont personne ne veut entendre les paroles et qui, pourtant, prédit cet avenir que personne ne veut voir. Procla marche alors sur les pas d'Antigone qui guide Œdipe vers Colone comme elle-même, guide son époux à travers ce dénouement épiphannique, marquant ainsi la fin de cette mutation intérieure de Pilate qui s'achève avec sa conversion.

### Un Œdipe romain

Grosjean ouvre son récit poétique de *Pilate* en silence, dans la nuit. Le procureur arrive sans bruit dans cette Judée qu'il connaît mal, afin d'y exercer l'autorité romaine. Jean Grosjean mentionne qu'une « fine neige syrienne se mit à tourbillonner dans la nuit tombante<sup>4</sup> ». Ce détail révèle son importance car le juge romain « avait toujours été diurne<sup>5</sup> », ce qui accentue ce malaise de départ. Pilate résonne en bon citoyen, toujours par rapport à Rome malgré, déjà, certaines distances qu'il semble prendre avec la capitale de l'empire colonisateur lorsque le poète écrit : « L'univers était plus vaste qu'on ne le croyait à Rome. L'Europe n'était qu'un petit canton du monde, une bizarrerie déjà lointaine<sup>6</sup>. »

Dans ce chapitre d'ouverture, tous les éléments essentiels au récit sont présents, comme annonciateurs de ce qui est à venir. Le procureur semble sortir d'un lieu reculé, protégé et

<sup>1</sup>Voir J. Grosjean, *Araméennes*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Parole présente », 1988, p. 60.

<sup>2</sup>Voir K. Lehmann, « "Moi et le Père nous sommes un." Un état de la christologie aujourd'hui », [en ligne], dans *Transversalités*, n°121, 2012, p. 187-213, (consulté le 31 mars 2026). Consultation libre en format HTML : <https://www.cairn.info/revue-transversalites-2012-1-page-187.htm>

<sup>3</sup>*Ibid.*

<sup>4</sup>Voir J. Grosjean, *Pilate*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Hors série Littérature », 1983, p. 7.

<sup>5</sup>*Op.cit.*, p. 8

<sup>6</sup>*Ibid.*

découvre la réalité du monde et son immensité et non les comptes-rendus insipides des campagnes militaires faites au Sénat. Pilate est aussi privé de certains sens qui ne sont d'aucune utilité dans ce nouveau lieu et l'empêchent ainsi de se repérer à son arrivée. Alors qu'il raconte à sa femme Procla son voyage en Europe chez les Trévires alors qu'il « march[e] tremp[é] comme des soupes par les pluies de l'été<sup>1</sup> », il ne connaît pas l'Orient où il y « respir[e] des odeurs inconnues<sup>2</sup> ».

L'odorat est un sens primitif, animal. Un homme romain se veut bâtisseur, évolué, en opposition des tribus celtes et gauloises qu'il combat. Il préfère se reposer sur le visible, sur ce qu'il peut laisser derrière lui comme trace de sa grandeur. La vue est alors un sens capital pour réaliser l'acte civilisateur. Néanmoins, Pilate ne semble pas pouvoir faire confiance à ce qu'il voit puisqu'il « devin[e] dans la nuit le profil des hauteurs qu'il longeait<sup>3</sup>. »

Le caractère du *dux* romain est celui d'un conducteur, d'un chef qui conduit les armées à la victoire pour l'honneur de Rome alors que Pilate apparaît comme incapable de diriger une action. Tout comme Œdipe aveugle qui se laisse guider par Antigone à Colone dans la tragédie sophocléenne, il se laisse conduire dans son lieu de résidence par « une monture nerveuse<sup>4</sup> » qu'il « maîtris[e] mal<sup>5</sup>. » Il s'appuie sur l'ouïe pour compenser ce sens qu'il lui fait défaut quand il : « s'arrêt[e] pour guetter des craquements<sup>6</sup> » et qu'il lui « sembl[e] entendre des passages d'insectes insolites<sup>7</sup> ».

La nuit révèle alors un sens intéressant : est-il question, comme le poète le laisse entendre par son ouverture poétique, du moment présidé par la lune qui succède au jour ou bien alors de l'obscurité intérieure dans laquelle se trouve le personnage, comme aveugle, ne pouvant que « deviner » son environnement ?

Ces deux questions permettent d'établir un rapprochement intéressant : Jean Grosjean n'est pas étranger au théâtre puisqu'il traduit des tragédies d'Eschyle et de Sophocle, dramaturges ayant pu servir d'inspiration à la construction de ses personnages.

Au théâtre, tout ce qui n'est pas fait en lumière ne compte pas. On peut alors supposer qu'il s'agit de l'arrivée d'un comédien qui ne s'est pas encore familiarisé avec son rôle, que ses agissements ne comptent pas puisqu'ils sont cachés au regard de tous par la nuit.

Alors qu'il garde le souvenir « de l'ensoleillement de son départ<sup>8</sup> » pour cette terre étrangère, l'Orient l'accueille « dans la nuit tombante<sup>9</sup> » comme s'il s'agissait de la fin du premier acte et que l'on prépare le second. Le malaise du juge romain qui, bien qu'étant invisible pour le préfet lui-même, est d'autant plus visible pour le lecteur alors qu'il découvre ses intentions :

Promu procureur il avait décidé de ne pas arriver publiquement à son poste. Il voulait qu'un matin on voie entrer au prétoire par la porte du fond un gouverneur sifflotant et traînant la sandale comme s'il s'ennuyait là depuis longtemps<sup>10</sup>.

L'attitude nonchalante, presque adolescente (marquant ainsi sa jeunesse spirituelle) que souhaite avoir Pilate ne trompe personne puisque celui qui parcourt cette poésie n'est pas étranger au récit biblique. Ce que Pilate souhaite que les autres voient révèle chez lui la prédominance du paraître.

Lorsqu'il converse de la Pâque qui se prépare avec Caïphe qui « f[ait] mine de s'incliner devant Pilate qui ne le regard[e] plus<sup>11</sup> », celui-ci ne se rend pas compte que son autorité est factice et qu'on lui laisse le loisir de croire qu'il dirige quelque chose. Procla, elle, n'est pas dupe et lui fait

---

<sup>1</sup> *Op.cit.*, p. 88

<sup>2</sup> *Op.cit.*, p. 8

<sup>3</sup> *Op.cit.*, p. 7

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Op.cit.*, p. 8

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Op.cit.*, p. 9

<sup>9</sup> *Op.cit.*, p. 7

<sup>10</sup> *Op.cit.*, p. 7-8

<sup>11</sup> *Op.cit.*, p. 12

remarquer d'un ton tranchant : « Ton rôle est une comédie<sup>1</sup>. »

Ce décalage entre ce que souhaite laisser transparaître le juge romain et la vérité crue de la réalité énoncée par Procla ne cesse de s'accroître lorsqu'il se trouve confronté à l'affaire de toute sa carrière : la condamnation de Jésus. Ce retard s'explique par l'aveuglement romain de Pilate qui se résout à mesure qu'il s'approche de celui qui provoque les « vociférations<sup>2</sup> » de la foule.

Grosjean retranscrit le cheminement intérieur d'un chrétien, à mesure qu'il s'ouvre à une réalité d'ordre spirituelle. Pour se faire, il utilise le personnage de Pilate qui est le symbole d'une conversion à retardement qui s'oppose à la conversion soudaine de Paul sur le chemin de Damas<sup>3</sup>.

Toutefois, il rencontre indirectement Jésus à plusieurs reprises, préparant la rencontre finale à la fin du récit. Lorsqu'il entend parler par l'intermédiaire de Malchos, l'entrée du fils du charpentier à Jérusalem, il essaye d'abord de réaffirmer maladroitement son autorité afin de légitimer, d'enraciner sa présence dans le pays :

PILATE : [...] Est-ce que tu peux imaginer un instant ce que c'est que le service de l'État ?

MALCHOS : Est-ce que je ne suis pas moi-même au service de l'État ?

PILATE : De quel État parles-tu ? Tu sers tout au plus la famille de Caïphe. Voilà des siècles qu'il n'y a plus d'État juif. Un État ne ressuscite pas<sup>4</sup>. [...]

Le juge romain n'est pas religieux comme le sont les hébreux car il « ne [s']intéresse guère<sup>5</sup> » à « l'âme<sup>6</sup> » du serviteur comme le pourrait Jésus. Il s'oppose directement au « guérisseur[r]<sup>7</sup> » incarnant cet État juif qui parvient aux portes de la cité en héros pour libérer le peuple de l'oppression. Néanmoins, il ne s'agit pas d'une oppression politique comme peu le laisser entendre Pilate en évoquant « le service de l'État », mais bien d'une soumission divine.

Jean Grosjean implique subtilement cette idée en ironisant sur « l'État [qui] ne ressuscite pas », référence à peine voilée sur la résurrection au jardin. Les deux hommes maintiennent, au début du récit, une certaine opposition que les autres personnages ne cessent de réaffirmer : « Leur messie est quelqu'un qui voit l'horizon<sup>8</sup>. » déclare Malchos alors qu'il dit à « monsieur Pilate » qu'il « voi[t] le réel plus profondément que [lui]<sup>9</sup>. »

Qu'un serviteur use d'ironie et soit plus éclairé qu'un patricien est pour le poète, le moyen d'illustrer, une fois encore, l'aveuglement du juge et son refus de voir la pièce qui se joue devant lui.

De son côté, Procla est sur son propre chemin de croix menant à se distancer de son époux, l'isolant de plus en plus. Elle est dans le pays, se confronte à cette population, alors que son époux reste dans son palais à l'écart. C'est elle qui se confronte la première à la Passion lors d'une promenade au petit matin : « Chaque matin elle allait visiter cet éclaircissement dont le mont des Oliviers semblait le sanctuaire. [...] Elle atteignit une clairière où luisaient les ruines d'un pressoir<sup>10</sup>. »

Grosjean joue sur la lumière qui est un personnage à part entière dans le récit poétique. C'est une préfiguration de la figure christique qui se veut discrète, mais tout aussi révélatrice du côté féminin du divin<sup>11</sup>.

La patricienne est directement liée au sacrifice expiatoire qui est symbolisé par « les ruines d'un pressoir » et qui démontrent sa perception spirituelle puisqu'elle considère déjà ce lieu comme

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Op.cit.*, p. 65

<sup>3</sup> Toutes citations de versets bibliques sont issues de la traduction de la Bible Louis Segond 1910. Voir Actes 22, 6-16.

<sup>4</sup> *Op.cit.*, p. 23

<sup>5</sup> *Op.cit.*, p. 24

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Op.cit.*, p. 22

<sup>8</sup> *Op.cit.*, p. 24

<sup>9</sup> *Op.cit.*, p. 26

<sup>10</sup> *Op.cit.*, p. 15-16

<sup>11</sup> Voir E. Parmentier, « Notre Père...et notre mère ? », [en ligne], dans *Que faire du Notre Père ?*, cours en ligne public de la Faculté de Théologie de Genève, Genève, Université de Genève, (consulté le 31 mars 2026). Consultation libre en format vidéo : <https://www.unige.ch/theologie/actualites/que-faire-du-notre-pere-cours-public/>

religieux et surtout intime. Le procureur opère progressivement un changement intérieur l'amenant à devenir un héros.

Cette mutation du personnage est d'ailleurs annoncée, par sa femme, dès le début de cette réécriture lorsqu'elle dit, sur un ton prophétique : « Tu es un héros. Pas un de ces demi-dieux dont rêvent les garçons mais un administrateur<sup>1</sup>. » Cette déclaration confère à Procla un rôle d'oracle grec, de prophétesse sensible à ce qui ne se voit pas mais se ressent alors que Pilate, lui, reste pragmatique.

Elle revêt cependant les habits de Cassandre, la fille de Priam, maudite par Apollon puisque malgré ses avertissements elle n'est pas crue par son mari alors qu'il scelle le destin du Nazaréen : « Les songes, les songes. De quoi se mêle-t-elle ? Est-ce que je ne vois pas clair ? Dis-lui que je ne l'ai pas attendue<sup>2</sup>. » Alors que le préfet est « brassé par les songes<sup>3</sup> », le rêve est ce qui amène Procla à vivre la Passion aux côtés de Jésus et à devenir ainsi son reflet dans un miroir mais pour Pilate, la songerie est une échappatoire vers le réel et pour la foule une simple folie.

### Du héros romain au croyant sceptique

La tension est palpable dans le palais lorsque Jésus comparait devant Pilate pour la première fois. Mais les cris de la foule, élément narratologique, permettent de se concentrer seulement autour de Pilate seul et de garder Jésus à une place secondaire. Grosjean offre ainsi une description presque primaire du peuple hébreu, qui se comporte comme les Romains lors des jeux du cirque avec la libération négociée du brigand Barabbas. On veut se repaître du spectacle :

Il fit relâcher Barabbas qui s'était acquis une célébrité avec ses moustaches tombantes et qui roulait légèrement les épaules dans sa fatuité de vedette nationale. Il leva le bras en écartant deux doigts. La foule lui laissait à peine un passage, car chacun voulait l'applaudir de près. Ses yeux vifs reflétaient son contentement des vivats. Les femmes surtout faisaient de lui leur idole. Pilate voyait de dos le costaud s'enfoncer dans l'adulation. Pilate eut un regard de vitriol pour ce culte. Pilate eut un instant de grandeur avec ce regard-là<sup>4</sup>.

La description du voleur prête à sourire. Grosjean use du burlesque pour accentuer le décalage entre Jésus et le scélérat qui a l'apparence et l'attitude d'une célébrité de variétés des années 1970 après un concert. Il montre toute la fausseté de ces cris du peuple en faisant appel à l'hypotexte biblique du récit du veau d'or pendant l'Exode<sup>5</sup>, nous ramenant ainsi à notre propre fausseté.

La religion romaine repose sur la démonstration, sur les processions, les rites et sacrifices. Pilate n'est pas étranger à l'idolâtrie. Pourtant, son regard se veut sombre et opaque, tranchant avec la clarté des yeux du Nazaréen malgré ses tourments. C'est un personnage double, en transition, se détachant de son identité romaine pour en acquérir une nouvelle qu'il redoute. Il se distance face à l'attitude de la foule, mais cultive son orgueil romain comme une certaine habitude du magistrat.

C'est un spectacle cathartique auquel il faut assister. Le procureur redoute le peuple qui « est comme les chiens [et dont] il ne faut pas leur fait goûter le sang<sup>6</sup> ». Il n'ose pas se confronter à lui, de crainte qu'il ne perçoive son manque d'autorité connu de tous. On retrouve ici la dangerosité de la foule que dénonce Kierkegaard dans un élan existentialiste, car elle impose son idée au détriment de la pensée individuelle. Jacques Baufoy explique :

Pareille unanimité faisait frémir Kierkegaard, épouvanté à l'idée que lui aussi, s'il s'était trouvé parmi cette foule, aurait été emporté par le mouvement, aurait craché et renié. Dans le *Traité* lui-même, il imagine incidemment le sort réservé à celui qui mettrait en péril la belle unanimité qui dissipe les scrupules : « Et s'il y en avait un pour oser parler autrement [...] soit ! pour notre

<sup>1</sup> Voir J. Grosjean, *Pilate*, éd. cit., p. 12.

<sup>2</sup> *Op.cit.*, p. 55

<sup>3</sup> *Op.cit.*, p. 92

<sup>4</sup> *Op.cit.*, p. 67

<sup>5</sup> Voir Exode 32, 2

<sup>6</sup> *Op.cit.*, p. 89

sécurité faisons-le passer pour fou, ou au besoin mourir<sup>7</sup>. » Le nombre atténue la perception de l'injustice et de l'assassinat. La foule, conclut Kierkegaard, est facilement insolente, elle en impose aux rois et aux gouvernements. Et finalement, croit-elle à Dieu lui-même<sup>2</sup> [...].

Grosjean confère à ce peuple cette autorité politique (et spirituelle) qui permet à son Pilate d'échapper un instant de ses responsabilités. Mais, comme toujours, il se trouve une nouvelle fois confronté au réel : « Et il se lavait les mains, mais l'eau devait être douteuse car, à force, ses mains se salissaient<sup>3</sup> ». La métaphore utilisée par le traducteur permet d'entrevoir la progression intérieure de Pilate. Il sait que l'acte de désengagement qu'il prend devant la foule de façon théâtrale n'est pas le bon.

Sa conscience s'éveille aux questions qui cheminent dans son « âme sauvage<sup>4</sup> ». Lorsque Jésus agonise notamment sur la croix au calvaire<sup>5</sup>, le poète démontre sa richesse des écrits apocryphes (Évangile de Nicodème) puisqu'il insiste sur la perplexité, l'incompréhension que ressent le couple romain devant l'obscurité qui recouvre la Judée :

Pilate s'approcha de la fenêtre. Jamais jour n'avait été aussi sombre. [...] Pilate monta à la chambre haute comme un prophète de l'antiquité. Il vit les éclairs se succéder au ras des collines sous un ciel de poix. Le tonnerre rôdait au loin continûment comme un roulement de chars avec parfois un éclat bref, plus proche, comme un aboi de rage ou un essieu qui se brise, jusqu'à ce grand déchirement qu'on entendit du côté du temple vers trois heures. [...] Pilate ne représentait rien. [...] Il s'étendit sur le carrelage et il dormit comme du plomb, comme un mort, une heure ou deux. [...] Procla parut. Ses yeux avaient la couleur d'un étang sous un ciel de tempête. Elle dit : Alors ? Il dit : Laisse-moi<sup>6</sup>.

Alors que la divinité se rapproche de l'humanité dans le fracas, Pilate et Procla semblent s'éloigner de plus en plus l'un de l'autre. La question lapidaire de la patricienne, cette Cassandre romaine, se rapproche de l'éclair qui brise le silence de l'orage.

Cette conséquence s'explique dans la progression spirituelle différente du couple et de leur compréhension des choses dont ils sont témoins depuis leur arrivée. Le « grand déchirement » qu'ils entendent marque certes leur précédente séparation d'avec le divin, mais aussi leur prochaine communion avec lui. Avec cette métaphore, Jean Grosjean évite surtout le miracle qui l'incommode sans pour autant sacrifier l'hypotexte biblique<sup>7</sup> qu'il affectionne. Les ténèbres de la nuit de la crucifixion symbolisent le paroxysme des tensions, de la torpeur des derniers jours. Pilate « ne représent[e] [plus] rien » aux yeux de Rome car il n'a pas su prendre une décision ferme face à Jésus en laissant les circonstances décidées pour lui. Le « roulement de chars » est une appropriation romaine d'un miracle hébraïque<sup>8</sup> qui annonce cette épiphanie spirituelle à laquelle les deux protagonistes prendront bientôt part.

### **Du croyant sceptique au saint martyr**

La visite de Joseph d'Arimatee que rapporte Jean Grosjean, caractéristique de la création littéraire, poursuit cette évolution déjà engagée du couple et plus particulièrement de Pilate. Sa vision du peuple qu'il peine à gouverner est toujours bicéphale : la hardiesse dont il fait référence

<sup>1</sup> Voir S. Kierkegaard, *Traité du désespoir*, Paris, Éditions Folio, coll. « Folio Essais », 1988, p. 237.

<sup>2</sup> Voir J. Baufay, « La sagesse boiteuse de Kierkegaard », dans F. Mies (dir.), *Toute la sagesse du monde : Hommage à Maurice Gilbert*, Namur, Éditions Lessius, coll. « Le livre et le rouleau », 1999, p. 443.

<sup>3</sup> Voir J. Grosjean, *Pilate*, éd. cit., p. 66.

<sup>4</sup> *Op.cit.*, p. 12

<sup>5</sup> Voir Matthieu 27, 45, Marc 15, 33 et Luc 23, 44

<sup>6</sup> *Op.cit.*, p. 76-77

<sup>7</sup> Voir Matthieu 27, 53, Marc 15, 38 et Luc 23, 45

<sup>8</sup> Voir Apocalypse 9, 9

rappelle la foule criant « À mort<sup>1</sup> » sous les fenêtres de son palais alors que l'inculture fait appel ici « aux singeries d'Hérode<sup>2</sup> » qui l'exaspèrent. Toutefois, son parcours intérieur est cheminé de manifestations extérieures de la figure christique et de sa Passion qui préfigurent le dénouement poétique souhaité par l'auteur.

Lorsque Corneille, premier Gentil à rejoindre la foi chrétienne, aborde les événements fragmentés sur ce chemin qui deviendra la *Via Dolorosa*, le procureur témoigne d'une nouvelle évolution intérieure :

CORNEILLE : Quand il portait son pilori dans la ruelle montante au milieu de la cohue, une femme lui a posé un linge sur la face. Quand elle a retiré le linge, elle avait l'air d'être la survivante d'un naufrage. Moi, j'ai regardé le visage qui empêcherait le temps de passer.

PILATE : Tu crois<sup>3</sup> ?

Alors que le lecteur voit une référence à Sainte Véronique et au poème « Graduel<sup>4</sup> », poème postérieur à *Pilate* appartenant au recueil *La lueur des jours*, le juge pose une question directe : « Tu crois ? ». Plusieurs hypothèses sont possibles face à ce questionnement direct : fait-il référence à la grande douleur de Jésus qui a engendré la charité, la curiosité des passants ou bien que le condamné soit en réalité mandaté d'une autorité supérieure, accomplissant ainsi les prophéties hébraïques<sup>5</sup> ?

Pilate se place en position de croyant sceptique comme le sera Thomas<sup>6</sup> et rompt avec son identité romaine. Il ne s'identifie plus à cette culture romaine qui composait, jusqu'alors, le fondement de sa vie comme le démontre le décor de la scène dans ses souvenirs :

Mais à Rome il s'aperçut que s'il regardait un buste de république, le buste se fendillait. S'il levait les yeux sur un empereur équestre, l'empereur basculait de sa monture. Que les images ne le supportent plus lui fit soupçonner la trace que lui aurait laissée dans l'œil la clarté de regard du Nazaréen<sup>7</sup>.

L'influence de Jésus dépasse le procureur jusqu'à laisser son empreinte dans toute une civilisation qui lui est pourtant étrangère. C'est un véritable pays, une véritable culture en mutation religieuse que propose de présenter le poète qui, par un symbolisme statuaire, s'effectue de manière visible, aux yeux de tous, rappelant l'importance du regard dans la réécriture du traducteur :

L'ombre que dessinait sur les dalles un Hermès en marbre, eh bien cet Hermès vint lourdement s'y écraser malgré ses ailerons. Quant au Jupiter de bronze dont luisait la sueur dans la pénombre du sanctuaire, il a suffi à Pilate de passer devant le péristyle pour voir le dieu donner du front dans le trottoir avec ce bruit de tonnerre qu'on lui attribuait en vain depuis des siècles<sup>8</sup>.

Alors que les statues des dieux romains se brisent, l'empire se renouvelle. On ne souhaite plus se laisser illusionner par le paraître mais on recherche l'authenticité, élément auquel les divinités du Capitole et de l'Olympe sont étrangères. Il ne reste rien de la vie d'avant puisque le préfet « regardait sa vie s'effiloche » marquant le déracinement profond du personnage qui l'amène à adopter une véritable posture de prophète maudit.

Sa rencontre avec Jésus et la fin de ses tourments intérieurs sont annoncées lorsque Jean Grosjean s'amuse à décrire le juge romain avec cette soif qui caractérise le disciple chrétien<sup>9</sup> dans la

<sup>1</sup> *Op.cit.*, p. 59

<sup>2</sup> *Op.cit.*, p. 49

<sup>3</sup> *Op.cit.*, p. 86

<sup>4</sup> *La Lueur des jours*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1991, p. 25 : « Il monte en nage et lourd de pluie portant les poteaux de l'orage. Elle est soudain tout près de lui prête à lui pendre le visage. »

<sup>5</sup> Voir Psaume 22, Ésaïe 53 et Zacharie 13, 7

<sup>6</sup> Voir Jean 20, 25 et Marc 16, 14

<sup>7</sup> *Op.cit.*, p. 98-99

<sup>8</sup> *Op.cit.*, p. 99

<sup>9</sup> Voir Jean 4, 14

Bible : « Il ne pouvait plus imaginer ses anciennes soifs derrière sa soif. » Ce manque d'eau ne se reflète pas uniquement dans l'esprit déchiré de Pilate mais aussi dans le paysage qui l'entoure, les paroles, la lenteur de l'action. Cette sécheresse voulue par l'auteur, donne soif au lecteur qui permet, ainsi, de l'amener à rencontrer le Galiléen qui se manifeste par façon progressive :

Puis se réinstallèrent la gloire des pierrailles, l'époumonement d'une alouette, l'incroyable immobilité du jour. Pilate allongé contre la cabane contemplait la nudité de l'horizon. Il ne voyait qu'à l'envers le paysage de son siècle. Les événements lui en étaient étrangers. [...] Son temps avait été emporté comme des brins de paille par une bouffée d'air. Il n'en restait que la fièvre<sup>1</sup>.

Le paysage que le poète décrit avec précision, permettant ainsi au lecteur d'être un témoin direct de la scène décrite, un témoin silencieux qui regarde ce changement s'opérer en l'autorité romaine que représente le juge fiévreux et accablé.

Michel Collot insiste alors sur la nécessité que représente le paysage pour ouvrir un espace de dialogue, élément essentiel dans ce dénouement poétique qui annonce la rencontre directe entre Pilate et Jésus ressuscité :

Le paysage n'est pas un lieu commun mais un lieu d'échange où se rencontrent et se confrontent différents points de vue. Lieu public, il peut devenir une agora où l'individu prend sa place au sein d'une communauté retrouvée. Et comme le paysage est devenu aujourd'hui un enjeu politique, social et culturel majeur, c'est aussi l'occasion pour les poètes de renouer à leur manière avec la vie de la cité, et de faire entendre dans ce débat une voix différente, pour ouvrir une autre voie à ceux qui auront à bâtir les espaces de notre avenir. [...] Le paysage offre un espace où se retrouver<sup>2</sup>.

L'orage qui s'annonce, alors que le procureur déchu se positionne dans une situation sans issue, est cet « enjeu politique, social et culturel », puisqu'il manifeste et condense tous les éléments-clés de ce récit que Jean Grosjean met en lumière : les autorités religieuses qui se sentent menacées par l'enseignement christique, Pilate qui est toujours en retard sur « le paysage de son siècle », Procla et ses prophéties que personne ne veut entendre, Caïphe et Hérode qui se jouent de Rome et enfin la fureur de la foule qui condamne ce fils du pays<sup>3</sup>.

Le dernier orage rappelle la mort au Golgotha, l'alliance que Dieu fait à nouveau avec le monde mortel par la déchirure du voile du temple. Ici, il s'agit du résultat d'un travail de réécriture qu'effectue Jean Grosjean sur ce récit qui intègre des fragments de la Passion relatée dans les Évangiles. Il permet cette « rencontre personnelle avec le Messie<sup>4</sup> » tant pour le juge romain que pour le lecteur lui-même :

Soudain les nuées se foudroyèrent au-dessus des rocs avec sauvagerie. C'est par un orage pareil... Pilate disait : J'ai dormi ma vie mais maintenant que je m'éveille, je suis brisé. Ton départ m'a ôté ma force, et mon cœur ne sait que se plaindre. Ce n'est pas vrai que tu es mort, je n'aurais pas tant de fièvre. [...] Pilate disait : Dieu du Nazaréen, j'ai crié en silence et tu ne m'as pas laissé. Je me lève au fond du ravin et je vois la lueur de l'aube dans l'arbre [...] Il avait l'âme en paix comme une jachère. Le vent y murmurait : Dis-tu cela ou te l'a-t-on dit<sup>5</sup> ?

Premier dialogue du chapitre XXI, le poète rompt le silence par les cris de douleurs du juge qui révèle son besoin d'être secouru. Rappelant ainsi, une fois encore, l'hypotexte biblique, Grosjean positionne Pilate dans la même situation que pouvait l'être Pierre (qui lui même entame un processus de conversion), lorsque ce dernier se noyait dans les eaux du lac de Tibériade<sup>6</sup>.

C'est un véritable acte de foi qui résonne au-delà de la dimension physique de l'action de

<sup>1</sup> *Op.cit.*, p. 104

<sup>2</sup> Voir M. Collot, *Paysage et poésie du romantisme à nos jours*, Paris, José Corti Éditions, coll. « Essais », 2005, p. 441.

<sup>3</sup> Voir Michée 5, 2

<sup>4</sup> Voir D. Bourg dans J. Grosjean, *Araméennes*, éd. cit., p. 24.

<sup>5</sup> Voir J. Grosjean, *Pilate*, éd. cit., p. 104-105.

<sup>6</sup> Voir Matthieu 14, 30-31, Jean 6, 16-21 et Marc 6, 47-51.

demander secours car dans le paysage, scène de cette conversion amorcée depuis longtemps, l'eau de « l'ange des pluies ruisselant de larmes<sup>1</sup> » tranche avec l'aridité du lieu.

Le traducteur annonce ce basculement spirituel mais n'impose en rien le miraculeux de sa description, qu'il évite par les murmures du vent (pouvant symboliser l'Esprit Saint qui témoigne de la divinité<sup>2</sup> en permettant à Pilate de se positionner), laissant ainsi le libre choix de son lecteur d'adhérer ou non à une lecture plus spirituelle du récit. La personnification de l'orage sous des traits angéliques démontre ici la christianisation des divinités païennes qui étaient présentes dans la conception que Pilate se faisait de sa propre réalité.

Alors que « le grand ange<sup>3</sup> » est sur le point de se révéler à lui, le paysage revêt un aspect printanier – tel une épiphanie – où « le soleil matinal fai[t] des taches de clarté sur le sol<sup>4</sup> » et « les moineaux [...] b[oi]vent] à ses pieds la rosée d'une herbe<sup>5</sup> » ce qui tranche avec la sécheresse du chapitre XXI. Il devient un disciple lorsque Jésus effectue le rite du lavement des pieds qui révèle déjà la nouvelle identité de Pilate, son entrée dans le christianisme comme préfiguration du baptême :

Le grand ange s'agenouillait et lui lavait les pieds, et Pilate se sentait à la fois gêné et dispos. Et quand le grand ange releva la tête, Pilate fut stupéfait, car les anges n'ont pas de regard, les anges nous voient sans avoir de regard, mais le grand ange regardait Pilate et Pilate y reconnaissait le regard du condamné de Jérusalem<sup>6</sup>.

La podonipsie symbolise ici deux choses : effectuée dans les Évangiles durant la Pâque mais aussi par la femme pécheresse qui verse du parfum et « mouill[e] les pieds [de Jésus] de ses larmes<sup>7</sup> », cet acte est pour Grosjean un moyen de convoquer une dernière fois la passion christique comme ultime fragment de sa réécriture mais également une résurrection symbolique du personnage. Pilate qui dort « comme un mort<sup>8</sup> » voit devant lui s'ouvrir une nouvelle vie : celle du saint martyr.

C'est une véritable réflexion prosélyte. Pilate devenant saint, répondant à la parole de Pierre<sup>9</sup>, imite Jésus dans les manifestations spirituelles auxquelles il est confronté<sup>10</sup> :

Pilate ne pouvait bouger, il ne pouvait tourner la tête, mais il avait entendu des pas sur le gravier et il en avait la gorge sèche. Des anges lui apportèrent un gobelet d'eau de source à boire et aussi une cuvette d'eau pour se laver les mains comme il en avait eu l'habitude dans une autre vie<sup>11</sup>.

Alors que le temps est comme suspendu, la vie reprend son cours grâce à cette eau, parvenue sur la scène comme le *deus ex machina* et qui donne un nouveau souffle au personnage. Cet acte de service démontre que le juge n'appartient plus à ce monde qu'il ne comprenait pas. Il devient un saint, un modèle à imiter par cette passion qu'il a lui-même vécue en silence, aux côtés de Jésus. Cette évolution du héros antique en saint chrétien, Marc Tourret l'explique par l'exemple spirituel que propose le protagoniste à celui qui le regarde :

La grande rupture intervient donc avec la conception chrétienne de la destinée humaine. Car si pour les Grecs, comme pour les Romains païens, l'au-delà était un monde effrayant et la vie terrestre la seule qui valait, le saint devient un héros qui ne doit pas se contenter de protéger ou de combattre pour la cité terrestre, très secondaire. Il doit être un modèle sur la voie qui conduit à la cité céleste<sup>12</sup>.

---

<sup>1</sup> *Op.cit.*, p. 104

<sup>2</sup> Voir Jean 16, 7-8

<sup>3</sup> *Op.cit.*, p. 107

<sup>4</sup> *Op.cit.*, p. 106

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Op.cit.*, p. 107-108

<sup>7</sup> Voir Luc 7, 38

<sup>8</sup> *Op.cit.*, p. 77

<sup>9</sup> Voir 1 Pierre 4, 12

<sup>10</sup> Voir Marc 1, 13

<sup>11</sup> Voir J. Grosjean, *Pilate*, éd. cit., p. 107.

<sup>12</sup> Voir M. Tourret, « Le héros antique et la cité », [en ligne], sur le site web de la Bibliothèque nationale de France –

Bien qu'il s'agisse pour lui, du saint qui devient héros, cette analyse devient pertinente pour notre propos si nous inversons le procédé : c'est parce qu'il est un héros comme Procla le rappelle que Pilate devient un saint. Le héros romain qu'était le procureur est sanctifié car il est éprouvé dans sa chair, dans son âme, pour une vérité qu'il ne comprend pas avant de l'embrasser.

Terminant ainsi ce récit sur une note d'éternité, Jean Grosjean confie au lecteur une réflexion sur la vie et sur l'éternité que représentent ces « chars » si similaires à ceux de l'Apocalypse et de l'orage qui jalonne l'œuvre, préfigurant alors une épiphanie personnelle pour chacun.

\*

Dans son récit de *Pilate*, Grosjean utilise l'hypotexte biblique pour mettre en lumière le dévoilement progressif de la figure christique qu'il affectionne. Tout semble ici en arrêt, en attente de quelque chose.

Pilate parcourt le chemin de la conversion alors qu'il lutte avec ses aspirations romaines, permettant ainsi une influence christique plus prononcée dans la prose poétique. Il se défait, morceau après morceau, de son armure du *dux romanus*, pour revêtir un habit plus simple mais non sans difficulté, celui du croyant sceptique.

Le juge, étant isolé de tous et du tout, entre dans un dialogue avec le divin, permettant ainsi à celui qui est témoin de cette passion intérieure d'assister à cette sanctification du protagoniste. Le Galiléen se révèle ainsi à lui et au lecteur, dans la lumière.

Ce martyr des conventions romaines devient un exemple pour le croyant fébrile qui devient las des rocailles sur le chemin du disciple. On comprend alors mieux les mots de Gallimard qui indiquent qu'« au terme de ce roman, ou de ce drame, nous commençons à entrevoir pourquoi, pour l'Église éthiopienne, Pilate est un saint<sup>1</sup> ».

## BIBLIOGRAPHIE

### SOURCES PRIMAIRES

#### Œuvres littéraires

GROSJEAN (Jean), *Pilate*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Hors série Littérature », 1983.

*Le Messie*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Hors série Littérature », 1974.

*Les Beaux Jours*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Hors série Littérature », 1980.

*La lueur des jours*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Blanche », 1991.

KIERKEGAARD (Søren), *Traité du désespoir*, Paris, Éditions Folio, coll. « Folio Essais », 1988.

### SOURCES SECONDAIRES

#### Ouvrages critiques et essais

BAUFAY (Jacques), « La sagesse boiteuse de Kierkegaard », dans F. Mies (dir.), *Toute la sagesse du monde : Hommage à Maurice Gilbert*, Namur, Éditions Lessius, coll. « Le livre et le rouleau », 1999.

COLLOT (Michel), *Paysage et poésie du romantisme à nos jours*, Paris, José Corti Éditions, coll. « Essais », 2005.

GROSJEAN (Jean), *Araméennes*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Parole Présente », 1988.

### SOURCES NUMÉRIQUES

#### Articles et ressources en ligne

COLLECTIF D'AUTEURS, « Pilate », [en ligne], sur le site web des Éditions Gallimard – NRF avec les

---

site Mitterrand avec les pages créées sous la responsabilité de F. Juhel, (consulté le 31 mars 2026). Consultation libre en format HTM : [http://classes.bnf.fr/heros/arret/02\\_1.htm](http://classes.bnf.fr/heros/arret/02_1.htm)

<sup>1</sup> Voir Collectif d'auteurs, « Pilate », [en ligne], sur le site web des Éditions Gallimard – NRF avec les pages créées sous la responsabilité des Éditions Gallimard – NRF, (consulté le 31 mars 2026). Consultation libre en format HTM : <http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Hors-serie-Litterature/Pilate>

pages créées sous la responsabilité des Éditions Gallimard – NRF, (consulté le 31 mars 2026). Consultation libre en format HTML : <http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Hors-serie-Litterature/Pilate>

LEHMANN (Karl), « "Moi et le Père nous sommes un." Un état de la christologie aujourd'hui », [en ligne], dans *Transversalités*, n°121, 2012, p. 187-213, (consulté le 31 mars 2026). Consultation libre en format HTML : <https://www.cairn.info/revue-transversalites-2012-1-page-187.htm>

TOURRET (Marc), « Le héros antique et la cité », [en ligne], sur le site web de la Bibliothèque nationale de France – site Mitterrand avec les pages créées sous la responsabilité de F. Juhel, (consulté le 31 mars 2026). Consultation libre en format HTML : [http://classes.bnf.fr/heros/arret/02\\_1.htm](http://classes.bnf.fr/heros/arret/02_1.htm)

PARMENTIER (Élisabeth), « Notre Père...et notre mère ? », [en ligne], dans *Que faire du Notre Père ?*, cours en ligne public de la Faculté de Théologie de Genève, Genève, Université de Genève, (consulté le 31 mars 2026). Consultation libre en format vidéo : <https://www.unige.ch/theologie/actualites/que-faire-du-notre-pere-cours-public/>